

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre du Casino), le 5 septembre 2025. « AMERICA » par Martin HARRIAGUE et le Ballet de l'Opéra Grand Avignon

La 35e édition du festival « *Le Temps d'Aimer la Danse* » a débuté en trombe, ce vendredi 5 septembre 2025, au Théâtre du Casino de Biarritz avec la performance audacieuse de « *America* », par le jeune chorégraphe basque Martin Harriague, futur directeur du CCN de Biarritz (et du festival biarrot) à l'horizon 2027. Ce spectacle était présenté en parallèle de celui de Thierry Malandain ("*La Chambre d'amour*", à la Gare du Midi, nous y reviendrons...), et a d'emblée placé la barre très haut, en mêlant satire politique, virtuosité chorégraphique et une théâtralité assumée.

« *America* » a été créé la saison dernière à l'Opéra Grand Avignon, avant d'être repris en juillet dernier au Festival d'Avignon, où Harriague dirige depuis septembre 2024 le Ballet de l'Opéra de la cité papale. Son langage chorégraphique, souvent décrit comme *physique* et *explosif*, s'appuie sur une grammaire classique mais y intègre des éléments provocateurs

et humoristiques, souvent nourris par la musique. Cette approche polymorphe (scénographie, lumière, vidéo) reflète sa formation pluridisciplinaire et son expérience internationale. Portée par les **12 danseurs du Ballet de l'Opéra Grand Avignon**, « *America* » dépeint avec une ironie mordante et une énergie jubilatoire la figure de Donald Trump et les contradictions de l'Amérique contemporaine. Martin Harriague y confirme son statut d'artiste incontournable, capable de transformer un sujet politique explosif en une expérience chorégraphique immersive et drôlissime.

Son travail repose, entre autres choses, sur un usage multimédia intensif et percutant : un écran projetant des images historiques des États-Unis (colonisation, présidents successifs) et des extraits vidéo de Trump, soulignant ses discours controversés sur l'immigration, les armes à feu, ou ses outrances misogynes. La chute du drapeau américain pour révéler cet écran a symbolisé la rupture avec les idéaux traditionnels. Les danseurs, vêtus de costumes et masques à l'effigie de Trump, imitent sa démarche et ses gestes (poings serrés, mouvements saccadés) avec une exagération comique, oscillant entre obscénité et grotesque. La « danse signature » de Trump, bras levés, est devenue un moment hilarant et cinglant.

La pièce aborde des thèmes comme la construction du mur frontalier ou l'assaut du Capitole, traduisant la violence d'une Amérique fracturée. La conclusion sur « *God Bless the U.S.A.* » de Lee Greenwood, accompagnée d'une pluie de faux dollars et d'un générique façon *soap opera*, tourne en dérision l'élitisme et le nationalisme. La bande-son mélange également percussions stridentes, extraits de « *Mississippi Goddam* » de Nina Simone, et morceaux enregistrés avec la voix de Trump, créant une tension entre gravité et absurdité.

La performance a été saluée par une *standing ovation* du public, conquis par l'audace du propos et la maîtrise technique des interprètes. Harriague, déjà lauréat du Grand

Prix de la Critique 2025 pour « *Crocodile* » , prouve que la danse contemporaine peut être à la fois un art engagé et un vecteur de joyeuse catharsis !...

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre du Casino), le 5 septembre 2025. Martin HARRIAGUE : « AMERICA » (par le Ballet de l'Opéra Grand Avignon). Crédit photographique © Stéphane Bellocq

**ORCHESTRE DE L'OPÉRA ROYAL DE
VERSAILLES : concerts JS
BACH, VIVALDI, PERGOLESE,
récitals Franco Fagioli,
Sonya Yoncheva, Marina
Viotti... Stefan Plewniak,
Chloé de Guillebon, tournées
et concerts jusqu'au 13 sept**

2025

A l'été 2025, l'Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles rayonne et diffuse partout dans l'Hexagone, en Espagne et jusqu'en Amérique du nord, le prestige d'un son devenu reconnaissable entre tous, détectable par son engagement expressif, le soin esthétique apporté à chacun des programmes abordés, ... autant de qualités liées à l'excellence de l'orchestre récemment créé par Château de Versailles Spectacles. Sous la direction de Stefan Plewniak, Chloé de Guillebon ou Justin Taylor, la phalange joue les piliers du répertoire baroque (Concertos pour clavecin de JS Bach, Quatre Saisons de Vivaldi, Stabat Mater de Pergolèse,...) mais aussi les compositeurs romantiques et modernes (Beethoven, R. Strauss, Debussy...) sans omettre l'opéra romantique français (*La Fille du Régiment* de Donizetti). Suivez l'Orchestre de l'Opéra Royal jusqu'au 13 sept 2025



AMÉRIQUE DU NORD... Jusqu'au 29 juillet, la phalange (sous la direction de Stefan Plewniak) offre aux Américains l'occasion exceptionnelle de découvrir la sonorité d'un orchestre français sur instruments historiques, idéalement préparé pour chaque programme choisi ; après la Californie (Festival Napa Valley, les 18 et 19 juillet), les musiciens sont à New York (21 et 23 juillet), puis au Canada les 26 (Lanaudière) et 29 (Toronto) dans le programme « Arias pour Velluti, le dernier castrat » avec Franco Fagioli.

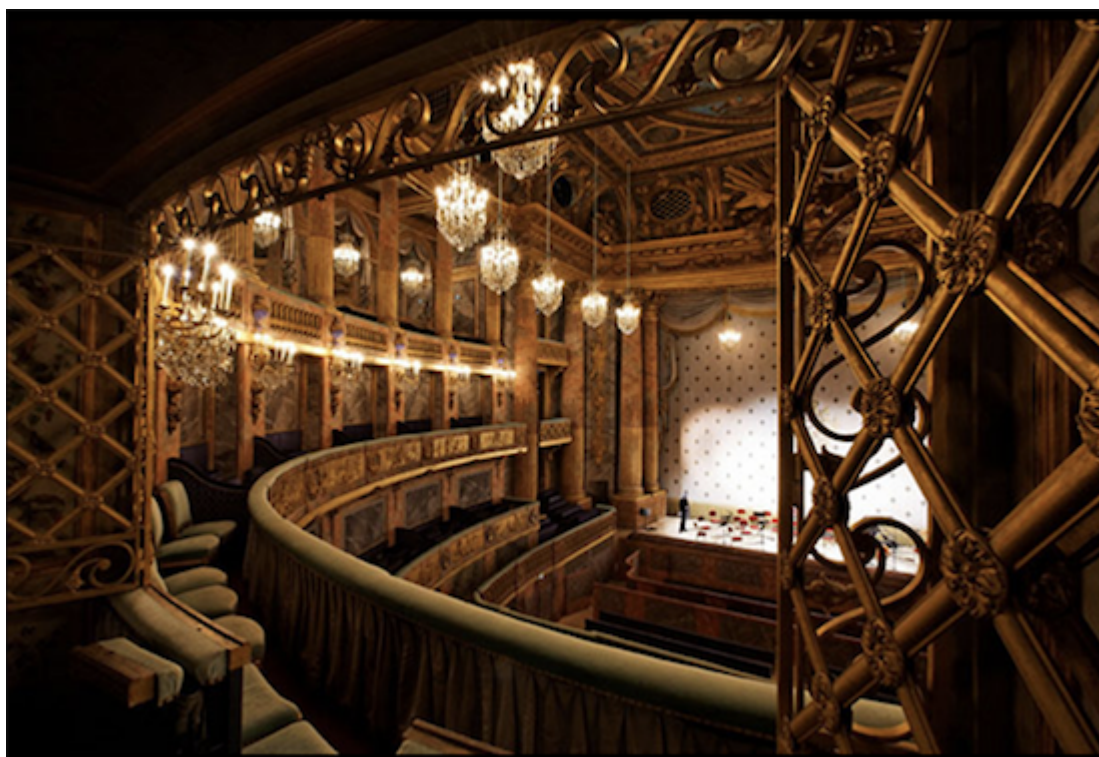
EN FRANCE, l'Orchestre joue le Stabat mater de Pergolèse et Vivaldi à Valloire (1er août), au Thoronet (2 août) sous la direction de Chloé de Guillebon (solistes annoncés : Sarah Charles et Ambroisine Bré), puis les Concertos pour clavecin de JS Bach / Justin Taylor, clavecin et direction (Tulle, le 4 août ; Cahors, le 5 ; Musique et nature en Bauges, le 7 ; enfin à Menton, le 8 ; Savennières, le 23 août). Les 10, 11 et 12 août, l'OOR (Orchestre de l'Opéra Royal) réalise une résidence au Festival CLASSIC à Guéthary (Pays Basque) ; au programme : concertos pour clavecin de Bach, Gloderg / les Quatre Saisons de Vivaldi (300^e anniversaire de l'édition de la partition, avec Liya Petrova, violon), mais aussi Strauss (4 derniers lieder avec Hanna Elisabeth Müller, soprano), Beethoven (Triple Concerto et orchestre avec Liya Petrova,

violon / Edgar Moreau, violoncelle et Aurèle Marthan, piano), Debussy...

ESPAGNE... Ensuite, les musiciens de l'Orchestre de l'Opéra Royal accompagne les grands solistes, affirmant davantage ses affinités avec les vertiges du chant lyrique : Récital Haendel avec Sonya Yoncheva en ESPAGNE (Pollença, le 16 août ; Santander, le 18 août / Stefan Plewniak, direction), puis récital Marina Viotti (Alençon, le 5 sept) ; récital Julia Lezheva & Franco Fagioli : Duetti and Arie (le 10 sept) puis reprise le 13, du récital de Marina Viotti, ces deux dernières dates à **BAYREUTH (ALLEMAGNE)**, lors d'une résidence au Théâtre baroque des Margrave. □Auparavant, le 9 sept, l'Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles assure la partie orchestrale du Ballet Les Quatre Saisons, chorégraphie conçue par Thierry Malandain pour sa compagnie Malandain Ballet Biarritz et pour l'Opéra royal de Versailles, en **ROUMANIE** (Festival Enesco de Bucarest 2025)

TOUTES LES INFOS, le détail des programmes, les solistes invités sur le site de l'**ORCHESTRE DE L'OPÉRA ROYAL DE VERSAILLES** été 2025 :

<https://www.operaroyal-versailles.fr/articles/lorchestre-de-lopera-royal/>



approfondir / nos critiques

LIRE aussi nos critiques des programmes, concerts de l'Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles :

CRITIQUE, récital lyrique. GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL, Eglise de Saanen, le 2 janvier 2024. Sonya Yoncheva (soprano), Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles, Stefan Plewniak (direction) :

<https://www.classiquenews.com/critique-recital-lyrique-gstaad-new-year-music-festival-eglise-de-saanen-le-2-janvier-2024-sonya-yoncheva-soprano-orchestre-de-lopera-royal-de-versailles-stefan-plewniak-direction/>

CRITIQUE, récital lyrique. VERSAILLES, Salle des Croisades, le 4 novembre 2024. VIVALDI / PORPORA / PORTA... Marina VIOTTI / Orchestre de l'Opéra Royal / Andrès GABETTA (direction) :

<https://www.classiquenews.com/critique-recital-lyrique-versailles-salle-des-croisades-le-4-novembre-2024-vivaldi-porpora-porta-marina-viotti-orchestre-de-lopera-royal-andres-gabetta-direction/>

VERSAILLES, Opéra royal. MOZART : L'Enlèvement au sérail (en français), du 22 au 26 mai 2024. Mathias Vidal, Gwendoline Blondeel, Florie Valiquette, Enguerrand de Hys... Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles / Michel Fau (mes) / Gaétan Jarry (direction) :

<https://www.classiquenews.com/versailles-opera-royal-mozart-le-nlevement-au-serail-en-francais-du-22-au-26-mai-2024-mathias-vidal-gwendoline-blondeel-florie-valiquette-enguerrand-de-hys-orchestre-de-lopera/>

CRITIQUE, concert. VERSAILLES, Opéra Royal, le 29 janvier 2024. Concert des 3 contre-ténors : Bruno de Sà, Théo Imart, Nicolo Balducci. Orchestre de l'Opéra Royal / Stefan Plewniak (direction) :

<https://www.classiquenews.com/critique-concert-versailles-opera-royal-le-29-janvier-2024-concert-des-3-contre-tenors-bruno-de-sa-theo-imart-nicolo-balducci/>

CRITIQUE, danse. VERSAILLES, Opéra royal, le 15 décembre 2023. Thierry Malandain : Les Saisons (musiques : Vivaldi, Guido) –

Orchestre de l'Opéra royal de Versailles (Stefan Plewniak, direction) :
<https://www.classiquenews.com/critique-danse-versailles-opera-royal-le-15-decembre-2023-thierry-malandain-les-saisons-musiques-vivaldi-guido-orchestre-de-lopera-royal-de-versailles-stefan-plewniak-directio/>

CRITIQUE, danse. MONACO, Salle Garnier, le 19 juillet 2025. « Twilight » par Lukas TIMULAK + « Bronia » par Antonio De Rosa & Mattia Russo et la Compagnie KOR'SIA

Dans la magique Salle Garnier de Monte-Carlo, sanctuaire où Diaghilev révolutionna la danse avec les Ballets Russes, Jean-Christophe Maillot clôt sa saison 2024-2025 par un double pari artistique

(et une double Création Mondiale !). Du 17 au 20 juillet, deux univers chorégraphiques radicalement opposés : la poésie organique de Lukáš Timulak (avec les Ballets de Monte-Carlo) et l'énergie électrique de la compagnie madrilène Kor'sia ont fusionné dans un programme inédit, célébrant l'audace et le renouveau.

Soirée magique à l'Opéra de Monte-Carlo : Timulak et Kor'sia subliment la clôture de saison des Ballets de Monte-Carlo

Ancien danseur des Ballets de Monte-Carlo et formé à l'Académie Princesse Grace, Lukas Timulak signe une œuvre hypnotique inspirée des rythmes secrets de la nature, qu'il a intitulée « *Twilight* ». En collaboration avec le *designer* **Peter Bilak** (son complice de vingt ans), il transforme la Salle Garnier en un laboratoire vivant où chaque représentation devient unique. Des structures mobiles, éclairées par **Samuel Thery**, se recomposent en temps réel, évoquant un écosystème en perpétuelle mutation. Les danseurs, vêtus de costumes épurés (sifgnés par **Annemarije Van Harten**), glissent entre ombre et lumière tels des particules dans un flux cosmique.

La partition de **Volker Bertelmann** (Hauschka), spécialement écrite pour « *Twilight* », mêle pianos préparés et vibrations électroniques. Les corps des interprètes répondent par une gestuelle fluide, tantôt germination lente, tantôt tempête soudaine – une métaphore des cycles naturels. L'œuvre, brève (30mn) mais intense, captive par son minimalisme poétique.

C'est un hommage vibrant et subtil à la formation monégasque de Timulak, où rigueur classique et liberté contemporaine s'épousent.



En contraste radical, la compagnie madrilène **Kor'sia** – dirigée par **Antonio de Rosa** et **Mattia Russo** – déploie une esthétique baroque et sensorielle. Leur nouvelle création – « *Bronia* » (pièce de 45 minutes) – est un *opus* viscéral où la danse devient langage universel de résilience. La scénographie d'**Amber Vandenhoeck** envahit l'espace avec des installations métalliques et des projections vidéo. Les lumières stroboscopiques créent un rythme haletant, renforcé par la bande-son électro-acoustique d'**Alejandro Da Rocha**. Les danseurs de la Compagnie Kor'sia, transcendés par la direction de De Rosa et Russo, s'affrontent, se soutiennent, et se reconstruisent en groupes sculpturaux. La dramaturge **Agnès**

López-Río tisse un récit abstrait de conflits et de rédemption, évoquant les luttes sociales ou intimes. De son côté, **Luca Guarini** habille les interprètes de tenues déchirées et recomposées, miroirs d'identités fragmentées – un choix qui dialogue avec l'héritage théâtral de Maillot.

En invitant **Timulak** (un *“enfant de la maison”*) et *Kor'sia* (déjà acclamés au Monaco Dance Forum), **Jean-Christophe Maillot** réaffirme sa mission : faire de Monaco un creuset de la création internationale. Ce programme illustre parfaitement l'ADN des Ballets – métissage des héritages et audace expérimentale !

CRITIQUE, danse. MONACO, Salle Garnier, le 19 juillet 2025.

Les Ballets de Monte-Carlo : *Twilight* » (Lukas Timulak, chorégraphe) / Compagnie Kor'sia : « *Bronia* » (Antonio De Rosa & Mattia Russo, chorégraphes). Crédit photographique (c) Alice Blangero

**CRITIQUE, danse. 79e FESTIVAL
D'AVIGNON (Carrière de**

Boulbon), le 14 juillet 2025.

« BREL » par Anne Teresa De Keersmaecker & Solal Mariotte

Le 79e festival d'Avignon accueille le dernier spectacle, minimaliste, d'Anne Teresa De Keersmaecker, célébration personnelle, intime de la vocalité éruptive de son compatriote Jacques Brel... Une immersion sonore et esthétique, comme un nocturne ritualisé et onirique, d'autant plus captivant qu'il prend corps la nuit tombée, dans le noir mémoriel...

Une voix phénoménale et reconnaissable entre toutes inspire tout un spectacle de danse ; l'intention artistique peut sembler incongrue, elle se justifie par le choix même des chansons de **Jacques Brel**, comme l'hommage d'une chorégraphe célébrée elle aussi transportée par le chant viscéral, radical de son compatriote, immortel chantre du *Plat Pays* : **Anna Teresa De Keersmaecker**. La ***Carrière de Boulbon*** propose un écrin naturel, sobre et dans son épure minérale, idéalement taillée pour que surgisse et s'imprime la ciselure de la voix, de ses textes très justes et la ligne des deux danseurs chorégraphes en mouvement.

Anne Teresa De Keersmaecker, dans une danse fluide, vaporeuse à peine ancrée sur le sol, paraît flotter sur le plateau dans un costume ample qui semble trop grand. Elle est seule mais bientôt rejointe en un duo à distance, avec son cadet **Solal**

Mariotte dont la voix plus claire a d'abord raisonné, doublant celle de Brel. L'hommage brélien se réalise ensuite après leur rencontre, dans l'échange toujours fluide des deux individus que leur âge respectif rend étrangement compatibles, complémentaires : corps de l'expérience (la soixantaine passée..), vitalité du jeune danseur.

L'épure des gestes, l'élasticité et la grâce des deux corps siamois [dans le gris partagé de leurs deux costumes] parcourent ainsi un rituel chorégraphique, qui supposant entente et complicité de plus en plus manifestes, réalise ce flux incarné, étrange et spectral que jalonnent les chansons de Brel dont quelques unes de ses plus célèbres : *La valse à mille temps*, *Ne me quittes pas*, *Marieke*, et bien sûr, l'inusable *Dans le port d'Amsterdam* sans omettre *Les Vieux*...

Le dessin des corps, leur pulsion à deux idéalement accordée, défendent un minimalisme impressionniste d'autant plus dépouillé et simple, que les airs de Brel sont intenses à l'inverse... et semblent occuper tout l'espace. La très fine et très fragile danse y compense la plénitude et l'éloquence vocales. L'écriture d'ATDK [Anne Teresa de Keersmaecker] cultive cette subtilité qui paraît timide, imprécise parfois, mais qui amplifie en réalité la faille presque imperceptible où l'échange et le partage se réalisent sur scène entre la danse et Brel, entre les deux corps aux passés différents, dont les deux énergies se nourrissent l'une de l'autre. L'humour et l'élégance définissent alors la danse d'ATDK qui la place au diapason de Jacques Brel, les accordant à la passion de ce dernier, chantre de la vie et aussi habité par la finalité et la mort.



CRITIQUE, danse. 79e FESTIVAL D'AVIGNON (Carrière de Boulbon),
le 14 juillet 2025. « BREL » par Anne Teresa De Keersmaeker &
Solal Mariotte. Crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival. 79e
FESTIVAL D'AVIGNON, Cours

d'Honneur du Palais des Papes, le 10 juillet 2025. « Nôt » par Marlene MONTEIRO FREITAS

Il y a des soirées où l'on sent que l'on va assister à quelque chose de rare. Ce 10 juillet 2025, dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, lors de la 79e édition du Festival d'Avignon, l'écrin de pierre millénaire écrasé par la chaleur étouffante d'une nuit d'été en Avignon, la chorégraphe cap-verdienne Marlene Monteiro Freitas a accompli un prodige. Avec sa nouvelle pièce « *Nôt* », d'après le fameux « *Conte des 1001 Nuits* », elle a transformé la pierre en chair, et le conte en tempête.

« NÔT » ou la Nuit dévorée : au Palais des Papes, Marlene Monteiro Freitas réinvente Shéhérazade

Avec *Nôt*, Monteiro Freitas ne se contente pas d'adapter *Les Mille et Une Nuits* ; elle en incarne le principe vital, le moteur même : la narration comme ultime rempart contre la mort. Mais ici, point de récit linéaire ni d'orientalisme de pacotille. La pièce est une bouche grande ouverte, un flux ininterrompu de paroles qui ne sont pas dites, mais dansées, grognées, murmurées, hurlées par des corps en transe. Dès que les interprètes investissent l'immense plateau, on comprend que Shéhérazade n'est pas une femme, mais un état de survie collective.

La chorégraphe cap-verdienne pousse le pari jusqu'à l'ivresse. Elle ne raconte pas les histoires, elle les désosse. Les gestes s'entrechoquent, se contredisent, s'embrassent : une main caresse là où un pied frappe, un visage se tord en une grimace grotesque alors que le torse ondule avec une grâce inouïe. La scène devient ce champ de bataille intime où s'affrontent le sublime et le burlesque, la peur panique et l'hilarité nerveuse. On rit jaune, on retient son souffle, on est secoué par un vent de folie douce.



© Christophe Raynaud de Lage

La **Cour d'Honneur du Palis des Papes**, habituée aux grandes fresques, se mue ici en ventre inquiétant. La musique, conçue comme un personnage à part entière, oscille entre rôles électroniques et percussions africaines, tandis que les lumières découpent l'espace en autant de seuils d'un rêve éveillé. On y croise des créatures hybrides, des ombres qui

dansent avec leur désir, des corps qui tombent et se relèvent avec une énergie presque animale. Il y a de la sueur, de la poussière, de la vie brute.

Ce qui frappe surtout, c'est cette incroyable gestion du chaos. On sent que chaque mouvement est né d'une écoute aiguë, d'une transmission orale de l'instant. Comme les contes qui se réinventent à chaque bouche, la danse semble improvisée, jaillie du moment, alors qu'elle est d'une rigueur diabolique. Les interprètes, véritables possédés magnifiques, portent en eux toute la contradiction des *Nuits* : la cruauté et la tendresse, le sacré et le profane, la toute-puissance et la fragilité d'un souffle qui s'arrête.

En ajoutant cette nuit-là à l'infinité des autres, **Marlene Monteiro Freitas** nous rappelle que danser, c'est aussi raconter pour ne pas mourir. *Nô*t est un choc esthétique, une expérience sensorielle totale qui vous prend aux tripes et ne vous lâche plus. Au sortir de la Cour, Avignon semblait plus petite, plus silencieuse, comme si la ville avait retenu son souffle, elle aussi, en hommage à cette magnifique et dérangeante bouffée de vie.



CRITIQUE, festival. 79e FESTIVAL D'AVIGNON, Cours d'Honneur du Palais des Papes, le 10 juillet 2025. « Nôt » par Marlene MONTEIRO FREITAS. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de Lage.

CRITIQUE, festival. 45ème

festival Montpellier Danse. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 25 juin 2025. Crystal Pite / Simon McBurney : « Figures in extinction » par le Nederlands Dans Theater

Une claque. C'est le mot qui revient, inévitable, en sortant de l'Opéra Berlioz. Et pourtant, il semble bien faible face à ce que Crystal Pite, Simon McBurney et les 23 interprètes virtuoses du *Nederlands Dans Theater* viennent de déployer sur la scène du 45e Festival Montpellier Danse. Avec *Figures in Extinction*, ils ont créé ensemble un manifeste saisissant pour notre époque, un triptyque qui vous prend aux tripes et ne vous lâche plus.

On est happé d'emblée. Le premier volet, *The List*, est une élégie funèbre d'une beauté à couper le souffle. Face à la liste interminable des espèces disparues – le bouquetin des Pyrénées, le guépard asiatique, la mer d'Aral... – les corps des danseurs se métamorphosent. Les bras deviennent des cornes immenses, les dos se courbent en vagues de poissons, les gestes esquissent le frémissement d'une orchidée ou d'un glacier qui se disloque. Ce n'est pas une simple imitation, c'est de la poésie pure, une incarnation magnifique et bouleversante de ce que nous sommes en train de perdre. La scénographie, la lumière crépusculaire de **Tom Visser** et la

bande-son immersive, entre voix d'enfant et bruit du monde, créent un sentiment d'urgence et une beauté crépusculaire absolue.

Puis, brutalement, le ton change. Le deuxième acte, *But then you come to the humans*, est un électrochoc. Adieu la nature, place à l'aliénation moderne. Des silhouettes en costumes-cravates, figées, les yeux rivés sur la lumière bleue de leurs téléphones. La pièce devient alors une satire féroce de notre hyper-connectivité. Une voix *off*, cliniquement, dissèque notre dépendance numérique, tandis que les danseurs, avec une précision implacable, incarnent la frénésie absurde des réseaux sociaux, la déconnexion au sein même de la connexion, jusqu'à une dissection de l'être humain lui-même. Ce passage, dense et intellectuel, peut déstabiliser, mais sa force satirique est indéniable.



Requiem, le dernier volet, est peut-être le plus poignant. La fresque s'achève sur une méditation profonde autour de la mort. Dans une chambre d'hôpital, on voit la famille en deuil. La danse se fait plus grave, plus lente, elle interroge le passage, la mémoire, la place des morts parmi les vivants. Les images sont puissantes, presque sacrificielles, et la chorégraphie, en s'affranchissant de l'excès de textes des parties précédentes, touche à une forme de grâce et de mélancolie universelle

Oui, certains diront que ce deuxième acte est bavard, que le propos philosophique de Simon McBurney éclipse parfois la danse. Mais c'est peut-être là la force de ce spectacle hors normes : il ne se contente pas de danser la fin du monde, il nous l'explique, nous la fait ressentir, nous confronte à notre propre rôle, à la fois fossoyeur et victime. C'est dense, complexe, parfois déroutant, mais jamais vain. *Figures in Extinction* est une œuvre nécessaire, une gifle philosophique et une expérience esthétique d'une intensité rare. Le *Nederlands Dans Theater*, dans un état de grâce, et ses deux maîtres-artisans signent un spectacle qui restera comme l'un des grands moments du festival occitan, et même de toute cette décennie. Une *standing ovation*, amplement méritée, est venu couronner ce cri d'alarme artistique d'une beauté inouïe.

CRITIQUE, festival. 45ème festival « Montpellier Danse ».
MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 25 juin 2025. Crystal Pite /
Simon McBurney : « Figures in extinction » par le Nederlands
Dans Theater. Crédit photographique (c) Dtoits réservés

CRITIQUE, festival. 45ème Festival Montpellier Danse. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 23 juin 2025. Akram KHAN : « Tikhra » (Création Mondiale)

Dans une atmosphère chargée d'émotion et d'attente, le 45^e Festival Montpellier Danse a ouvert son rideau le 23 juin à l'Opéra Comédie – transformant l'annulation de *MOMO* par la *Batsheva Dance Company* (prévue la veille) – en un triomphe artistique inoubliable. « *Thikra : Night of Remembering* », Création Mondiale du chorégraphe anglo-indien Akram Khan, n'a pas seulement comblé un vide : elle a offert au public un voyage transcendant, tissant la mémoire du défunt directeur Jean-Paul Montanari (disparu il y a deux mois tout juste) aux réminiscences chorégraphiques d'un patrimoine universel.

Envoûtante Soirée d'Ouverture du 45^e Festival Montpellier Danse : "Thikra", l'hommage dansé d'Akram Khan à la mémoire et à Jean-Paul Montanari

Sur la scène de l'Opéra Comédie, quatorze danseuses – telles des prêtresses d'un rituel antique -- ont incarné la vision fusionnelle d'**Akram Khan** et de l'artiste saoudienne **Manal AlDowayan**. Inspirée des paysages désertiques d'AlUla (Arabie Saoudite), l'œuvre puise dans la maxime : « *Sans passé, il n'est pas de futur* ». AlDowayan a planté un désert sculptural en mouvement, où la lumière de **Zeynep Kepekli** dessinait des ombres changeantes sur des dunes de tissus et de métal. L'espace, sacralisé comme un *mandala* kathak, devenait un écrin pour les corps en transe.

Rituels capillaires moyen-orientaux, *bharatanatyam* indien et contemporain épuré se sont entremêlés dans une langue chorégraphique inédite. Les danseuses (**Pallavi Anand, Divya Ravi, Mei Fei Soo...**) ont déployé une précision mathématique, leurs mains *mudras* dialoguant avec des percussions envoûtantes signées **Aditya Prakash**. La bande-son, mêlant chants bulgares (*Gyura Beli Belo Platno*), percussions tribales et cordes électroacoustiques, a créé un paysage sonore où chaque battement résonnait comme un cœur collectif.

« Comme je me tiens humble dans l'immensité de ce désert épique qu'est AlUla, j'ai l'envie d'exhumer les cultures qui l'ont traversé. »
– Akram Khan (dans le programme de salle).

Thikra transcende la performance : c'est un manifeste politique et poétique. Les chevelures tressées des danseuses (référence aux rituels moyen-orientaux) sont devenues des cordes reliant les ères ; leurs corps, des archives vivantes. Khan explore ici une question brûlante : « *comment danser quand les cultures s'effritent ?* » La réponse fuse : par un « *remembrement chorégraphique* » où chaque geste ressuscite un fragment d'humanité ».

À la chute du rideau, un **tonnerre d'applaudissements** a secoué l'Opéra Comédie. Spectateurs et critiques unanimes ont salué à la fois l'alchimie parfaite entre scénographie visuelle (AlDowayan) et narration dansée (Khan) ; la puissance féminine d'un ensemble où chaque interprète irradiait tantôt en soliste, tantôt en chœur antique, et l'audace d'avoir transformé l'annulation initiale en un hommage global, liant deuil personnel et mémoire culturelle. *Thikra*, coproduit par Montpellier Danse, entame désormais une tournée mondiale (Vienne, Paris, Londres...) mais c'est à Montpellier, « *Cité internationale de la danse* », qu'elle a trouvé son âme...



CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Soirée d'ouverture du 45ème Festival Montpellier Danse (Opéra Comédie), le 23 juin 2025.
Akram Khan : « Tikhra » (Création Mondiale pour 14 Danseuses).
Crédit photo © Philippe Laurent

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 11 juin 2025. Hofesh SHECHTER : « Red Carpet » par le Ballet de l'Opéra de Paris (création française)

Depuis le 10 juin 2025, le Palais Garnier vibre au rythme de « *Red Carpet* », la nouvelle création du chorégraphe israélien Hofesh Shechter spécialement conçue pour les 13 solistes du Ballet de l'Opéra National de Paris. Cette œuvre, présentée pour la première fois hors de sa compagnie londonienne, marque un tournant dans l'histoire de la danse contemporaine à l'Opéra National de Paris. Dans un écrin de rideaux cramoisis et de lumières pulsées, Shechter plonge le public dans un cabaret surréaliste où glamour et anarchie se conjuguent avec une grâce troublante.

La magie de la scénographie opère d'emblée, avec ce labyrinthe textile de velours rouge, évoquant le célèbre rideau d'avant-scène du Palais Garnier, encadre les danseurs et quatre

musiciens nichés dans des alcôves lumineuses. Image marquante également, ce lustre monumental descendant des cintres au cours de spectacle, clin d'œil au Foyer de la Danse, crée un choc visuel symbolisant la rencontre entre tradition et subversion. L'absence de tapis rouge – seulement suggéré dans l'imaginaire – renforce la dimension métaphorique du spectacle : « *Qu'est-ce que la célébrité dans un monde en crise ?* » semble interroger Shechter.

Du côté de la chorégraphie, Shechter, tel un alchimiste, fusionne son langage viscéral et électrique avec la technique impeccable des danseurs de l'ONP. Le résultat montre une tension dramatique portée par des mouvements explosifs, mêlant chutes libres, contractions torsadées et envolées lyriques ; des séquences collectives galvanisées par une musique techno (interprétée en *live* par un quatuor de violoncelle, contrebasse, batterie et bois), où les corps semblent chargés d'électricité ; et des duos sensuels aux accents presque combatifs, notamment portés par **Loup Marcault-Derouard** et **Adèle Belem**, dont la connexion scénique électrise la salle.

Pour la première fois, **Chanel** (Grand Mécène de l'Opéra) signe des costumes originaux inspirés du soir : des robes moulantes aux reflets métallisés pour les femmes, se déchirant progressivement sous l'effort physique, et des costumes masculins en soie écrue, transformés en seconde partie en tenues déstructurées, symbolisant la vulnérabilité sous le vernis social. Ces choix stylistiques incarnent parfaitement la thématique du spectacle : « *Le glamour comme armure et comme prison* ».

Shechter, également compositeur, livre une partition hybride et envoûtante, avec des percussions tribales fusionnant avec des nappes électroniques ou des silences brusques où le souffle des danseurs devient partition. Le quatuor de musiciens, visible au fond de la scène, amplifie l'immersion dans ce « café-théâtre décalé » cher au chorégraphe. « *Red Carpet* » n'est pas un ballet : c'est une expérience

sensorielle totale qui pulvérise les codes du genre. Shechter, en *chaman* moderne, révèle l'humanité crue derrière les paillettes, porté par des danseurs de l'ONP en état de grâce. À voir absolument avant la fin des représentations ou sur écran – mais rien ne remplacera l'énergie électrisante du live au Palais Garnier, où chaque vibration de tambour résonne dans tout le corps des spectateurs...

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 11 juin 2025.
Ballet de l'ONP. Hofesh SHECHTER : « Red Carpet » (création mondiale). Crédit photo © Julien Benhamou

CRITIQUE, danse. PARIS, Nef du Grand-Palais, le 8 juin 2025. « Vertige » par Rachid OURAMDANE & Nathan PAULIN (et la Compagnie de Chaillot)

Pour célébrer la renaissance de la Verrière de la Nef du Grand Palais, après cinq années de travaux,

Rachid Ouramdane et Nathan Paulin ont imaginé une création qui, littéralement, donne le tournis. Trois soirées seulement, les 6, 7 et 8 juin 2025, pour transformer la nef en un théâtre aérien où se croisent funambules, danseurs, voltigeurs et voix cristallines.

Allongés sur des tatamis disposés autour de la scène, ou installés dans les gradins, les spectateurs lèvent les yeux et découvrent huit silhouettes vêtues de blanc, perchées à plus de trente mètres du sol, sur des câbles tendus d'un bout à l'autre de l'immense vaisseau de verre et d'acier. Ces *highliners*, menés par **Nathan Paulin** – l'homme qui a déjà dompté la Tour Eiffel et le Mont-Saint-Michel –, ne se contentent pas de marcher sur un fil : ils dansent avec le vide, avec une aisance déconcertante, comme si la pesanteur n'était qu'une vieille habitude dont ils auraient su se défaire.

En contrebas, sur un plateau blanc immaculé, la **Compagnie de Chaillot** déploie une gestuelle d'une fluidité rare. Les danseurs et acrobates enchaînent sauts, portés et pyramides humaines avec une énergie communicative. Mais le véritable miracle de **Vertige**, c'est la manière dont tous ces arts se répondent. Un funambule descend du ciel pour effleurer la main d'une danseuse ; des chanteurs de la **Maîtrise de Radio France**, postés sur les balcons de l'escalier d'honneur, font vibrer leurs voix sous la direction de **Sofi Jeannin** ; et la musique de **Christophe Chassol**, interprétée en live, enveloppe l'ensemble d'une texture sonore à la fois mystique et envoûtante.



La scénographie, pensée comme un *puzzle* en mouvement, fait dialoguer toutes les strates du monument. La verrière, tour à tour transparente, irisée par la tombée du jour ou martelée par la pluie, devient un personnage à part entière. Lorsque les éclairages dessinent une constellation d'étoiles sur les grands escaliers, on se surprend à oublier que l'on est en plein cœur de Paris, tant l'expérience confine au rêve éveillé. Il y a dans *Vertige* une générosité folle, une manière de dire que la beauté peut naître de la rencontre entre la fragilité d'un corps suspendu et la solidité d'une architecture centenaire. **Rachid Ouramdane**, fidèle à son exploration des *corps extrêmes*, signe ici un geste collectif d'une puissance émotionnelle rare. Sa phrase, glissée comme une promesse – « *Nous sommes toujours plus grands que nous le pensons* » – résonne longtemps après que les lumières se sont éteintes.

Alors oui, *Vertige* porte bien son nom. Mais le vertige dont il est question n'est pas celui de la peur : c'est celui de l'émerveillement, celui qui vous prend à la gorge et vous laisse, à la fin, avec le sentiment d'avoir vécu quelque chose de rare. Un moment suspendu, entre ciel et terre, qui rappelle avec éclat que le Grand Palais n'a jamais été aussi vivant.



CRITIQUE, danse. PARIS, Nef du Grand-Palais, le 8 juin 2025.
« Vertige » par Rachid OURAMDANE & Nathan PAULIN (et la
Compagnie de Chaillot). Crédit photo (c) Quentin Chevrier

**CRITIQUE, ballet. PARIS,
Palais Garnier, mai 2025.
DELIBES : Sylvia. Manuel
Legris (nouvelle
chorégraphie). Bleuenn
Battistoni, Paul Marque...
Kevin Rhodes (direction)**

Très attendu, le nouveau spectacle du Ballet de l'Opéra de Paris déçoit nos attentes : l'entrée au répertoire de la *Sylvia* de Manuel Legris ne suscite guère les frissons espérés. Style surconvenu, donc effets attendus..., décors et costumes rien que décoratifs sans grande vision synthétique ; l'approche ne sert pas la partition de Delibes, lequel après avoir composé *Coppélia* (1870), livre ainsi un second ballet aussi « symphonique » que le premier (et un 2ème triomphe) : *Sylvia* ... pour l'inauguration du Palais Garnier

en 1876.

Heureusement la distribution de 2025, techniquement à la hauteur, sauve les meubles en particulier dans la fin [grand pas final plus convaincant, lui même inspiré de Lycette Darsonval et à travers elle, de... Serge Lifar]. Pour autant, la chorégraphie précédente de Neumeier reste beaucoup plus cohérente et poétique. Souhaitons qu'elle ne passe pas ainsi à la trappe et sera prochainement reprogrammée.

Illustration / photo : Sylvia de Manuel Legris (création mai 2025) – Ballet de l'Opéra de Paris – Paul Marque et Bleuenn Battistoni © Yonathan Kellerman / OnP



© Yonathan Kellerman / Opéra national de Paris

Certes **Manuel Legris**, choisi par Noureev, fut un grand danseur. Après son départ de l'Opéra de Paris en 2009, il a dirigé le Ballet de l'Opéra de Vienne puis le Ballet de la Scala de Milan. Son retour à Paris au Palais Garnier, n'est pas l'accomplissement attendu d'autant plus pour Sylvia, ouvrage clé du romantisme parisien proposé par Louis Mérante en 1876, et comme nous l'avons précédemment rappelé, premier ballet créé au Palais Garnier. La musique de Delibes, admirée à juste titre par Tchaïkovsky, explique le succès de Sylvia jamais démenti. Après **la chorégraphie de John Neumeier** (1997, qu'a dansé Manuel Legris en Aminta en 2005), la Sylvia de Manuel Legris donc, se perd dans la relative complexité du livret inspiré de la mythologie grecque.

Suivante de Diane, Sylvia a juré fidélité à la Déesse de la Chasse. Mais le berger Aminta la trouble et remet en question son vœu de chasteté ; même Diane se languit en contemplant le corps d'Endymion (cette pensée infléchira le jugement de la déesse en fin d'action... au profit de la nymphe Sylvia). La force du désir peut-elle bousculer l'ordre établi ? Après moult coups de théâtre et avatars divers (dont plusieurs tableaux de pure « fantaisie » exotique, propres à

l'éclectisme fin XIX^e), Sylvia choisit l'amour sensuel et son bel Aminta.

Le livret sous le joug de l'impérial Eros, célèbre la force des attractions, l'intensité et la toute puissance de l'amour, ce que Delibes exprime avec diversité, subtilité, et infiniment d'élégance. Suffisamment pour réunifier ce qui peut paraître décousu, voire éloigné de la mythologie romaine : la suite d'évocations folkloriques [esclaves « éthiopiennes » dans la caverne d'Orion au II ; séquences pittoresques, indienne, espagnole, pas des esclaves dans le grand divertissement bacchique du II au Temple de Diane,...]

Malgré la diversité des tableaux pourtant inscrits dans le livret et les péripéties de l'action, Legris manque de caractérisation et s'enlise dans une approche lisse, linéaire, répétitive dans le choix des (toujours mêmes) figures, sans grands reliefs dramatiques ; le chorégraphe reste à l'extérieur du conte plus ambivalent qu'il n'y paraît, monde trouble entre les bergers et les créatures de la forêt (nymphe, faunes, dryades et donc chasseresses inféodées au culte de Diane...). Y manque surtout ce lien en sous-texte qui relie ou oppose les personnages et qui clarifie relations et situations. Ici, l'amour est une souffrance, un délice mortel qui blesse et afflige. Voici donc un ballet bien peu conforme et complaisant qui offre un quatuor de rôles superbes pour des solistes rompus à l'élégance acrobatique.

Mêmes les costumes et décors pourtant recréés pour cette entrée au répertoire, paraissent déjà vus et défraîchis ; au moins espérons que fabriqués dans les ateliers de l'Opéra de Paris, ils respectent la charte écologique sur le réemploi et la décarbonation [!].

Comme le ballet **Mayerling** (lire ci après notre compte rendu du ballet présenté en 2022), précédemment proposé, et bien conforme lui aussi, cette Sylvia ne s'affirme pas a contrario dans le sillon de l'excellente recreation de La Source de Jean-Guillaume Bart (2011, reprise en 2014), probablement la

meilleure réalisation au mérite de la Maison parisienne dans son exploration chorégraphique patrimoniale. Hélas en manque de souffle poétique, de construction dramatique, d'audaces, la Sylvia de Legris semble ressusciter un âge révolu de la danse à Paris. LONDRES et le Royal ballet (dont on sait la légendaire et historique Sylvia de Frederic Ashton de 1952) réalisent une toute autre régénération de son répertoire dont témoigne entre autres le formidable Lac des cygnes toujours éblouissant et convaincant actuellement.

Danseurs irréprochables

Les danseurs, eux, s'ingénient à défendre leur partie avec art et intensité, et cette excellence technicienne [athlétique, élégante, à la fois mathématique et d'une absolue justesse expressive] réellement éblouissante... qui fait aujourd'hui le renom de l'Ecole de danse.

Sylvia enflammée et techniquement au top, **Bleuenn Battistoni** incarne la chasserresse, tendue et altière, ardente et curieuse, engageante et fervente, dans une suractivité gestuelle idéalement maîtrisée. Voilà une performance technique qui marie précision, naturel et expressivité. Bien que de grande classe, sa Sylvia ainsi rayonnante ne fouille en rien son rapport au désir et à la sensualité... [pourtant passionnant dans d'autres productions et chorégraphies].

Domage. La danse ce n'est pas seulement une succession de tableaux de haute technicité : c'est aussi une situation, un drame, des sentiments, voire une métamorphose qui s'accomplit en cours de spectacle... La trajectoire de Sylvia a pourtant de quoi captiver: en elle, travaille les forces inconscientes du sentiment amoureux ; elle blesse avec son arc celui qui l'aime, Aminta (acte I) ; enlevée par le chasseur brutal Orion, Sylvia se refuse à lui et apprend ce qui sépare le désir physique, de l'amour total et respectueux ; elle remet à plat l'empire de Diane et ses suivantes chasseresses ; leur

impérial maintien et leur mise à distance des hommes... tout ce que mettait en avant la chorégraphie précédente à Paris, signée John Neumeier de 1997 (en particulier dans un premier tableau pastoral et cynégétique qui savait fusionner autorité noble des chasseresses et aussi fragilité tendre de leur profonde nature, humaine). De ce point de vue, la choré de Legris nous laisse plutôt insatisfaits et frustrés, d'autant plus avec des solistes de cette qualité.

Efficaces au regard de leur apparition réduite au minimum, les Diane de **Silvia Saint-Martin** [hiératique et presque énigmatique], Aminta de **Paul Marque** [enfin cohérent et presque superbe de profondeur dans son ultime solo, véritable apothéose et à travers lui, le triomphe d'Éros / Amour] ; l'Eros justement de **Mathieu Contat** s'impose tout autant par l'intégrité continue de son style et de sa présence scénique... Y compris dans sa charge plus comique en sorcier puis pirate.

On détecte une même exigence expressive chez **Andrea Sarri** [Orion], **Francesco Mura** [le chef des Faunes]... D'autant plus que dans la fosse, la direction du chef **Kevin Rhodes** sait explorer avec détails et souffle, les 1001 accents et nuances de la partition du génial Delibes. Reste que tant de talents sont bien peu exploités selon leur juste possibilité dans un spectacle poussif et finalement rein qu'illustratif.

SYLVIA de Manuel Legris. Ballet de l'Opéra de Paris, musique de Léo Delibes, décors et costumes de Luisa Spinatelli.

Entrée au répertoire – Ballet en trois actes
Chorégraphie d'après Louis Mérante
Livret de Manuel Legris et Jean-François Vazelle d'après Jules Barbier et Jacques de Reinach

Avec Bleuenn Battistoni (Sylvia), Paul Marque (Aminta), Silvia Saint-Martin (Diane), Andrea Sarri (Orion), Mathieu Contat (Éros), Marius Rubio (Endymion), Francesco Mura (un Faune), Marine Ganio (une Naïade), Nine Seropian et Clara Mousseigne (deux Chasseresses), Letizia Galloni et Clara Mousseigne (deux esclaves nubiennes). Orchestre de l'Opéra national de Paris, Kevin Rhodes [direction].

À l'affiche du Palais Garnier, jusqu'au 4 juin 2025. Plus d'infos sur le site du Palais Garnier / Opéra de Paris : <https://www.operadeparis.fr/saison-24-25/ballet/sylvia>

TEASER VIDÉO Sylvia de Manel Legris

Variation dansée du III avec Bleuenn Battistoni (Sylvia) / Divertissement du III

```
<iframe width= »720" height= »450"
src= »https://www.youtube.com/embed/fpKILceKINE?si=uygK7R6JYfe
0XBr_ » title= »YouTube video player » frameborder= »0"
allow= »accelerometer; autoplay; clipboard-write; encrypted-
media; gyroscope; picture-in-picture; web-share »
referrerpolicy= »strict-origin-when-cross-origin »
allowfullscreen></iframe>
```

LIRE aussi notre présentation de la Sylvia de John Neumeier (1997, reprise en 2005) à l'Opéra de Paris : <https://www.classiquenews.com/leo-delibes-sylvia-choregraphie-john-neumeier-2005mezzo-le-30-septembre-2007-a-20h45/>

LIRE aussi notre critique du ballet MAYERLING (6è ballet de Kenneth McMillan, 1978, à l'affiche de l'Opéra de Paris,

automne

2022)

:

<https://www.classiquenews.com/critique-danse-paris-palais-garnier-le-25-oct-2022-mayerling-k-macmillan-hugo-marchand-dorothee-gilbert-martin-yates/>

Créé en 1978 au Royal Ballet de Londres, Mayerling est le 6ème ballet de Kenneth MacMillan à entrer au répertoire de la Grande Boutique parisienne. Le public apprécie déjà régulièrement le très célèbre ballet « L'histoire de Manon » de ce maître incontestable de la danse britannique, avec les qualités singulières de son langage chorégraphique néo-classique, axé sur l'aspect acrobatique et l'expression dramatique des interprètes. Inspiré d'une anecdote historique, le double suicide (ou meurtre ?) de l'archiduc Rodolphe, prince héritier de l'Empire Austro-hongrois, et de sa maîtresse la baronne Mary Vetsera dans un pavillon de chasse à Mayerling, près de Vienne ; le ballet est une variation résolument moderne sur le thème de... Roméo et Juliette !

LIRE aussi nos comptes rendus et présentation du ballet LA SOURCE, recreation par Jean-Guillaume Bart : <https://www.classiquenews.com/?s=la+source>

Le livret de La Source, d'après Charles Nutter, est l'un de ces produits typiques de l'ère romantique inspiré d'un orient imaginé et dont la cohérence narrative cède aux besoins expressifs de l'artiste. L'actualisation élaborée par Jean-Guillaume Bart avec l'assistance de Clément Hervieu-Léger pour la dramaturgie, rapproche le spectacle, avec une histoire toujours complexe, à l'époque actuelle et y explore des problématiques de façon subtile. Ainsi, nous trouvons le personnage de La Source, appelé Naïla, héroïne à la fois pétillante, bienveillante et tragique, qui aide le chasseur dont elle est éprise, Djémil, à trouver l'amour auprès de Noureda, princesse caucasienne aux intentions douteuses. Elle est promise au Khan par son frère Mozdock. Un Djémil ingénu ne

reconnaît pas l'amour de Naïla qui se donne et s'abandonne en se sacrifiant pour que Djémil et Noureda puisse vivre leur histoire d'amour. La Source a des elfes, des nymphes, des caucasiens caractéristiques, les odalisques du Khan exotiques, et tant d'autres figures féeriques... Si l'histoire racontée parle de la situation de la femme, toute époque confondue, il s'agit surtout de l'occasion de revisiter la grande danse noble de l'Ecole française, avec ses beautés et ses richesses. Un faste audio-visuel et chorégraphique, plein de tension comme d'intentions. LIRE notre compte rendu complet du ballet LA SOURCE, 2014 :

<https://www.classiquenews.com/compte-rendu-danse-paris-palais-garnier-le-2-decembre-2014-jean-guillaume-bart-la-source-muriel-zusperreguy-francois-alu-audric-bezard-vamentine-colasante-ballet-de-lopera-de-par/>

Compte rendu, danse. Paris. Palais Garnier, le 2 décembre 2014. Jean-Guillaume Bart : La Source. Muriel Zusperreguy, François Alu, Audric Bezard, Vamentine Colasante... Ballet de l'Opéra de Paris. Minkus, Délibes, compositeurs. Orchestre Colonne. Koen Kessels, direction musicale.
